

# CONCOURS D'ÉCRITURES SHERBROOKOISES 2020

## VOLET JEUNESSE

### TEXTE LAURÉAT

*Le jardin au père Gélinas*

par Maëlle Bernard

Quand je vois les bosquets de sapins bruissier dans *l'air fine*, entre deux beaux champs fanés aux labours profonds; quand je respire le souffle des montagnes et des étendues sauvages qui songent, j'ai *tejours* un petit pincement qui me va *dret* au cœur. C'est pas que ça me chagrine, non! Parce que vous savez, nous autres, dans l'arrière-pays, on a de la viande autour de l'équarritude en verrat et sur le coeur avec! C'est plutôt parce que ça me fait songer itou, des champs qui songent...et que je me rappelle d'un temps qu'y's ont tous oublié, par ici. À force de s'user les yeux tout le jour devant sa boîte à images, le vieil habitant a oublié ce que ça sent, un ciel tout morpionné ou *l'avonène* bercé par la pluie qui courait jadis sur l'aubel du *ch'min!* Quand je leur en parle, y me comprennent même plus; ils ont oublié jusqu'à l'accent de leur pays.

Alors je m'énerve pas et je *vas* le train de la Blanche sur les routes de l'âge en songeant un brin aux belles granges des moissons anciennes qui s'en vont à la valdrague. Mais j'ai toujours ce petit pincement qui me va *dret* au cœur. Dans ce temps-là, je laisse les brumes épicées de l'automne me raconter mes souvenirs et je contemple les champs rouillés, couverts des ombres d'un londain depuis longtemps récolté; et je contemple la solitude, aussi, qu'un corbeau trouble de son aile, de temps en temps... Ça me fait rêver un brin. Je me demande parfois ce que la vie peut bien nous réserver, quand le soleil épuise son regard à embrasser la tête des montagnes... Quand je pense à toutes ces feuilles qui, après la flambée

du premier *p'tit frète*, s'en vont choir et finir leur règne pour qu'on les oublie; il me semble bien que la vie a besoin qu'on l'aide un peu et qu'on rêve à sa place, à la place des rêves qui ont pas pu venir jusqu'à nous... 'savez, ceux qui prennent les chemins d'hiver pas allables, couverts de galots, que les jours de printemps *greyent* à nouveau de leur charme. J'aime ça, songer aux jours qui s'abeaudissent, ceux qui sont ben loin derrière, quand l'automne en braises mourantes nous insuffle ses fumerolles d'odeurs de terre fraîche; quand on entend le son des articulations des arbres qui craquent et se courbent.

Les beaux jours, il me semble qu'ils sont bien loin, ma *foué!* C'était dans le temps au père Gélinas, vous savez, celui qui connaissait toutes les histoires des familles de notre coin de terre et qui savait turlutter des reels à bouche comme *parsonne*. Le père Gélinas, il tenait la boutique de menuiserie qui aboutait la forge de Grand Maurice... parce qu'il y avait aussi un P'tit Maurice, dans le village. Ils se ressemblaient assez, avec leur barbe taillée en manche de hache surmontée d'une sibine sans particularité. Mais, si P'tit Maurice était une petite chose chauve et quelconque que l'on oubliait sans cesse, Grand Maurice, lui, on l'entendait venir à des miles. Mme Grand Maurice avait « honte pas pour rire » de son époux, comme elle disait, et tout le monde le savait, pour la simple raison qu'elle aimait se plaindre et davantage encore qu'on la plaigne.

« C'est que, voyez-vous, il jure horriblement » avait-elle un jour confié à une cousine de la vieille capitale. « Juste ciel! J'vas-t-i en finir un jour avec ses allures de bokorne? *J'voé* ben monsieur le curé, le dimanche, qui me regarde avec des yeux pleins de pitié. Ça me fend la face d'être un objet de pitié... oh! vous avez de l'adon de pas être à ma place. Mais c'est un bon homme, ça j'le sais, que personne vienne me dire le contraire. Y'a pas homme plus chrétien; y va à la confesse deux fois par semaine. Je pense ben qu'il a le repentir aussi prompt que le péché. Mais, doux Jésus! quand il me faisait la cour, il y a déjà trente ans de ça, j'ai tout de suite vu qu'il manquait de vocabulaire et qu'il gaspillait le Bon Dieu sans arrêt. 'C'est pas traître, ça' que je lui ai dit un bon jour. Alors il m'a promis de plus jamais dire un seul *doux Jésus* mal employé si je l'épousais. J'aurais dû me méfier! Le v'là-t-i pas asteure qui jure et crie des *Cré tac de bédâme* à tout bout de champ! »

Si Mme Grand Maurice avait une grande influence dans le village et était pleine d'estèques, le père Gélinas, quant à lui, se souciait peu d'elle. Chaque fois qu'il gossait son bois, il la voyait toujours par la fenêtre, affairée dans la cuisine à préparer des recettes sans avoir les ingrédients nécessaires et à finalement quêter du beurre chez la voisine, sa petite face ronde et stupide maculée de ce qu'elle déclarait être avec fierté des « grains de beauté ». Le père Gélinas ne comprenait pas trop de quelle beauté elle parlait, mais les femmes avaient sur lui un tel pouvoir de persuasion qu'il n'osait jamais remettre en question leurs paroles spirituelles.

Le père Gélinas, j'allais le voir souvent, quand j'étais petit gars. C'était un homme costaud, bien bâti comme les hommes de par *che' nous*, veuf endurci aux tempes grisonnantes. Je le trouvais toujours dans son atelier, entre des planches fraîchement taillées de la scierie qui sentaient le nord sauvage et un meuble à moitié bâti, apiqué au mur. Dans son domaine, le temps, il existait à peine...en tout cas, il filait pas comme celui qui rôdait autour du rouet à Grand-mère. C'était du temps qu'on admirait en silence. On entendait nos cœurs battre, dans ce silence. J'entendais même celui du père Gélinas et l'horloge grand-père en écho, adossée à la tapisserie aux motifs de feuilles de chêne brunes. C'était le genre de temps qu'on prend, qu'on retourne dans nos mains, qu'on veut pas perdre mais qui, — on réalise finalement, quand on va le train de la Blanche sur les vieilles routes — a fini par s'enfuir il y a ben longtemps déjà. Et on réalise quel temps c'était, quand les granges s'en vont à la valdrague.

Le père Gélinas, c'était un de mes grands amis, quand j'étais haut comme un chien assis. Il savait tout, avant même que je le sache moi-même. Il était aussi un peu remmancheux. Ah! Les cœurs tordus, il était dépareillé pour les remmancher. Je me rappelle d'un jour où la maîtresse m'avait corrigé ben injustement. C'était pas dans ses habitudes, je vous en passe un papier. Mais c'était pas moins terrible pour ma jeune intelligence blessée et mes yeux tout en larmes. Alors il m'a dit:

« Regarde icitte, par c'te fenêtre. Vois-ti pas quelque chose de magnifique? »

« J'vois...le jardin » que je lui ai dit.

« Mais c'est pas n'importe lequel! Il y a un secret qui s'y cache, c'est moi qui te le dis. Que Belzébuth m'empue si je dis des bourres. Un jour, quand tu seras un homme et que tu auras compris, tu reviendras me voir, alors j'te dirai deux mots ».

Alors il a pris un éclat de bois et il a gossé avec son couteau une petite toupie qu'il m'a remise dans le creux des doigts. Ça n'en prenait pas plus pour que tout soit oublié. Mais ses paroles, elles, jamais. En l'écoutant gratter ses meubles, je passais de longs après-midis à regarder par la fenêtre aux rideaux mouvants ce qui se passait à l'extérieur, dans l'espoir de trouver ce dont il parlait. Je voyais le jardin inondé de taches de soleil, que le vent de juillet berçait de sa longue respiration frémissante. J'écoutais les abeilles, parce que dans ce temps-là, elles peuplaient encore les jardins. J'écoutais aussi les ombres qui contaient des choses que les ombres ne savent plus conter. Il y avait dans un coin le gros chêne et la maison de Grand Maurice aux volets colorés. Dans un autre, c'était la rivière et le moulin à scie où les voix animées des journaliers se mêlaient aux rires des enfants qui jouaient un peu plus bas au bourdon. Le chemin qui passait devant le jardin, avec ses petites ornières et les fleurs qui le bordaient, était le lieu des rencontres. Que de choses on a rencontrées, sur ce chemin! Des joies, des peines, des espoirs; c'est le chemin qu'ont pris nos gars quand les clairons ont tonné, c'est celui que si peu d'entre eux ont pris pour revenir. C'était le chemin qui menait à l'église, symbole d'unité et de bonté. C'était là que nos voix rudes et claires élevaient vers le ciel les prières des humbles et là d'où on revenait avec le cœur plein d'indulgence pour son aboutant. C'est le chemin que beaucoup ont pris, au fil des ans, quand ils ont vendu la terre pour un coin de trottoir glacé, un trottoir qui connaît personne et qui laisse personne se connaître.

Mais dans ce temps-là, au temps où je tournais ma toupie parmi les verges d'or, les chuchotements du jardin, les frémilles noires qui couraient sur les tiges des herbes, mon village était encore vivant et ceux qui s'y trouvaient savaient encore prendre le temps de se saluer et de se parler, sur le chemin qui courait vers l'infini des champs. C'était beau et c'était simple.

Mais j'ai jamais pensé avoir trouvé ce que le père Gélinas voulait que je trouve. Alors le temps a passé et le vieux père s'est éteint avec son jardin. Et beaucoup de choses encore se sont éteintes avec les brumes d'automne avant que je comprenne que je savais.

'Savez, ces verges d'or, ces beaux fouets de lumière dans la grisaille frimassante, ma mère les cueillait toujours vers le temps de la St-Michel. Nous autres et les jeunesses du rang, on allait cueillir les asters bleues le long de la rivière. Elles ressemblaient à des demoiselles de S... qu'on trouvait ben chic quand P'a nous menait en ville. Mais elles avaient jamais le charme des filles de la campagne. Quand on cueillait les asters, ce qu'on ne tressait pas en colliers, on les apportait sur la table de la cuisine d'été. Je me rappelle ces dimanches après la grand' messe où l'on faisait des bouquets destinés à tous les vases de la maison et qui y resteraient jusqu'à ce qu'ils soient assez fanés pour qu'on les suspende aux vieilles poutres du *plancher d'haut* et qu'on fasse de la teinture pour les ceintures fléchées que ma mère tissait. C'était une flécheuse dépareillée, ma mère, dans tout l'arrière-pays, et on était ben fiers d'elle. Grand-mère désapprouvait les bouquets le dimanche. Voyez-vous, c'était pas chrétien, des bouquets de verges d'or et d'asters. Mais ma mère, c'était une poète; et c'était pas non plus le genre de femme à se laisser *gouvarner* de même. Elle était ben swell, ma mère. Elle disait que c'était un hommage à la Création de faire des bouquets le jour du Seigneur. Nous autres, on trouvait qu'elle avait raison et on y mettait tout notre coeur. Alors Grand-mère disait rien. Après tout, elle voyait bien dans nos yeux qu'on était heureux.

Les dimanches des bouquets, c'était pas rare qu'on voyait Mme Alfred Potvin ressoude chez nous. C'est qu'elle savait tout et ben avant tout le monde! C'est-il pas vrai qu'elle avait su que la Jersey au père Fauteux allait être malade avant même qu'elle ait mangé le trèfle du vieux Phidias? Ah! Ct'e femme-là, elle avait pas son pareil, pas même dans le deuxième rang des Écureux où chacun se vantait d'être plus écornifleur que son voisin. Il faut dire aussi que Mme Alfred était ouésineuse par-dessus le marché. Si c'était pas sous prétexte de faire remmancher une paire de bottes malouines chez le tireux de babiche, c'était un patron de tablier à menottes qui lui donnait l'occasion de bicler un brin dans la maison, pour voir si « tout était en ordre ».

J'aimais ça, quand les bonnes oeuvres se réunissaient à la maison. Mme Potvin était toujours la plus volubile et faisait cliqueter ses aiguilles plus fort que ses compagnes. C'était en quelque sorte une manière de se sentir plus importante. Ça se contait toutes sortes d'histoires. On en apprenait plus de son voisin par Mme Alfred que par son voisin lui-même.

« Vous saviez-ti que chez Baptiste Fauteux sont allés souper chez les Thibault et que Léonida a servi le souper dans son service en porcelaine? » qu'elle disait d'un air important. « Je peux pas croire que les Fauteux valent plus que quiconque et pourtant, je connais pas personne ici qui aurait pu être reçu à souper avec son service de porcelaine ».

Mlle Adèle Dupuis, qu'un châle crocheté entourait même en plein coeur de juillet, n'avait jamais rien à dire à propos des Fauteux et changeait invariablement de sujet quand on les mentionnait: « Philomène, ta soeur est-elle fixée? C'est-i une belle noce qu'on va voir bientôt? » Ladite Philomène n'avait jamais le temps de répondre. C'était une femme au regard faible mais bon, qui irradiait une sainteté que plusieurs enviaient secrètement, quoi que personne n'osât se l'avouer. Tout le monde connaissait, d'ailleurs, les privations auxquelles elle était habituée. Mme Alfred Potvin intervenait toujours avant que la pauvre ait le temps de répondre: « Philomène, veux-tu, je vas te dire ce que j'en pense, moi. C'est pas un bon gars, Honoré Côté. Il est beaucoup trop ben fait de la dégaine. C'est pas vergeux, ça. Ça fait toujours des mauvaises épousailles. Quand le visage est beau, le caractère l'est pas ».

Mlle Adèle, qui laissait jamais personne parler d'un Côté en mal à cause d'un lien de parenté éloigné, répondait du tac au tac:

« Au moins vous, vous avez de la chance que votre époux ait bon caractère! »

Mme Alfred, qui venait d'être piquée à vif dans ce qu'elle avait de plus précieux, se taisait une petite *escousse*. Mme Osias Lavallée, qui faisait bonne figure à tout le monde, se tournait toujours vers les récoltes pour sauver l'affaire, dans ces cas-là, à la manière des hommes, quoi que tout le monde la considérât comme l'exemple parfait de la féminité:

« Les récoltes de tabac sont pas traître chez nous, c't'année! J'ai entendu dire que les Hamel ont jamais eu une pareille battée de leur règne. J'aimerais ben connaître leur secret! »

« C'est pas comme s'ils criaient leurs méthodes sur les toits », poursuivait Mlle Adèle.

« J'ai entendu dire... Ah! Je peux pas dire ça devant les jeunesses. Ça parle au Malin, 'voyez! Eh! Ben j'y vas pareillement: il appert que le père Hamel est allé, un bon soir, dans la forêt et qu'il est pas rentré avant le point du jour. Sa femme veut pas me dire ce qu'il est allé y bretter... je veux pas m'inventionner ce qu'il a pu y faire, d'ailleurs, parce que ça me surprendrait pas un brin qu'il soit allé voir la créature du rang de l'autre boutte ».

Tout le monde se taisait alors, même Mme Alfred avec son tricot qui cliquetait, pour penser solennellement au pauvre M. Hamel qui avait vendu son âme au diable. Ça durait pas très longtemps, généralement, parce que les dames se souvenaient d'histoires semblables et elles les dépoussiéraient toutes en s'entrecoupant entre elles et en ajoutant aux histoires des autres des faits « vrais comme j'suis là ». Ça s'épargnait pas... toutes les petites jalousies, les insinuations sournoises... tout ce qui rend la vie trépidante et terrible. On aimait ben ça s'étriver un brin pour avoir le plaisir de voir l'autre rougir. Mais à la fin, après ces réparties acérées, cette lutte toute féminine où l'on rivalisait avec les aiguilles comme les oui-dires, on se séparait en se disant toutes sortes de formules charmantes et en multipliant les embrassades, fort satisfaits de la bonne œuvre de charité qu'on venait de faire. Et on se disait que le devoir chrétien, après tout, c'était quelque chose de très divertissant.

C'était de même, dans mon village. On s'aimait ben, comme on se détestait. Je *cré* ben qu'on était heureux, parce qu'on était nous-mêmes et que la vie se gênait pas autour de nous. Des bouquets d'enfants dans les jardins au bord de la route, des sourires sur les vérandas qui promenaient leur pipe dans les airs quand on passait, des discussions animées quand on allait acheter du sucre chez M. Labelle et fils... C'était bon et je suis certain que personne pensait que ça aurait pu finir, un jour. Que ça serait du passé, ces veilles planches qui craquaient sous ses pas, tandis que M. Labelle en personne allait dans l'arrière-boutique chercher du « bleu » pour le lavage. Et pendant ce temps, un voisin qui ressoud et qui demande ben jovialement ce qu'on vient faire icitte:

« J'sus venu chercher de la broche carottée avant qu'y fasse trop frette pour refaire mes clôtures. Le bœuf l'a défoncée y'a quatre jours et j'sus pris à l'enfermer dans la grange depuis. L'ouvrage, ça manque jamais! Ma créature, à peut pas dire autrement non plus. J'sus venu chercher du bleu itou pour elle. Elle est après faire le pain et vous savez que c'est de l'ouvrage,

beau dommage! Et comme dimanche, c'est bientôt, il faut faire le lavage avant longtemps. M. Labelle est à quelle heure de revenir, ça fait déjà un bon *élan* que je lui ai demandé mon bleu ».

\* \* \*

L'automne, c'est beau. Ça chante partout, c'est attiqué comme aux noces. Mais ce sont des noces éplorées. Le vent chante un requiem et il le chante comme s'il avait jamais rien su chanter d'autre. C'est beau, la grisaille, mais c'est triste, quand il y a plus personne pour l'admirer. Le jardin au père Gélinas, ça fait un beau brin qu'il est en perdition. Son village, c'était son trésor...comme une toile d'araignée couverte de perles de rosée au creux des branches; une grande courtepointe que les femmes du village tissaient ensemble, quand les bonnes œuvres se réunissaient; les rires en guirlandes des jeunesses éternelles; les échos de la forge de Grand Maurice; les soupirs muets de P'tit Maurice; Mme Alfred qui écorniflait sur la ligne de téléphone.... C'était pas parfait, mais c'était la vie...et il me semble que la vie a perdu des couleurs, depuis que l'automne a enflammé les cimes.

Et quand je vois les bosquets de sapins bruiser dans l'*air fine*, entre deux beaux champs fanés aux labours profonds; quand je respire le souffle des montagnes et des étendues sauvages qui songent, ça me fait songer itou. Parce que je vois des ombres, près des sapins; des ombres qui berlandent sur la route; des ombres qui folâtaient entre les ruines de vieilles maisons que la brume engloutit. Des ombres...mais jamais de visages; comme si on avait oublié les jardins d'automne qu'autrefois, on retrouvait dans le regard de nos frères.